

# Milena Busquets

## Gema



folio



COLLECTION FOLIO



Milena Busquets

# Gema

*Traduit de l'espagnol  
par Robert Amutio*

Gallimard

*Titre original :*

**GEMA**

© *Milena Busquets Tusquets, 2021.*

*Publié en accord avec Pontas Literary & Film Agency.*

© *Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © Plainpicture / Jasmin Sander (détail).

Née en 1972 à Barcelone, ancienne élève du lycée français de Barcelone, Milena Busquets a travaillé pendant de nombreuses années chez Editorial Lumen, fondé par sa famille au début des années 1960. Après avoir créé sa propre maison d'édition, écrit un premier roman, travaillé pour un magazine people et comme attachée de presse pour une marque de mode, elle est aujourd'hui journaliste et traductrice de l'anglais et du français.



Gema a toujours été pour moi le nom d'une morte. En fait, non, pas toujours, depuis plus de trente ans, ce qui revient presque au même. Elle est morte à quinze ans. Deux ans plus tard, c'est mon père qui est mort. Cependant, aucune malédiction n'est venue frapper son nom, je suis capable d'entendre mes enfants interpeller leurs pères sans penser au mien, sans ressentir aucun chagrin ni regret et, quand quelqu'un prononce son nom, « Esteban », je pense seulement : « Tiens, comme papa. » En revanche, quand on me présente une femme qui se prénomme Gema et que je lève les yeux vers elle et ne reconnais pas la chevelure magnifique et noire, le teint pâle, les yeux inquisiteurs et moqueurs de mon amie, je pense : « Non, toi, tu n'es pas Gema. Pas du tout. »

Qu'est-ce que ça veut dire, Gema ? Pierre ? Comme une pierre précieuse ? Une gemme ? *Gem*, en anglais ? Il n'y a personne en Angleterre

qui s'appelle Gem, mais des Gema, il y en a quelques-unes, je crois.

Ces deux morts ont eu lieu sur la même scène, la vieille cour du lycée, même si ensuite tous deux sont décédés dans un hôpital, bien sûr.

Maman était venue au lycée spécialement pour m'apprendre que papa était gravement malade et, tout de suite après, elle avait sauté dans un avion pour passer le week-end à Londres avec des amis. Elle m'avait fait quitter la classe et, dans la cour vide, m'avait informée que ce qui devait être une opération de routine de l'estomac s'était transformé en une sentence de mort. Il ne lui était pas venu à l'idée d'annuler le voyage. « Je n'ai jamais pensé que ça t'affecterait tant que ça », s'était-elle excusée ensuite, en des centaines d'occasions, au cours des années qui ont suivi.

Je n'avais plus remis les pieds dans cette cour. Je l'avais longée quelquefois, pas souvent, parce que, même si elle n'était pas loin de chez moi, elle ne se trouvait plus sur aucun de mes circuits habituels. Nous avons tous trois ou quatre chemins que nous empruntons toujours, pour aller au centre-ville, pour aller au lycée, pour aller à Cadaqués, pour tomber amoureux, pour revenir chez nous. Si nous dessinions sur une carte nos parcours avec un stylo rouge, comme on le fait pour visualiser les veines dans certaines planches anatomiques du corps humain, nous verrions que ce sont presque toujours les mêmes, que

nous passons toute notre vie à circuler dans une même main, à aller et venir de l'index au pouce et du pouce à l'index, ou à parcourir le fémur de haut en bas, et retour, sans cesse.

J'ai découvert que ma mère était amoureuse de la personne qui serait son dernier amour un jour sur le chemin de la maison, en voiture, après avoir fait des courses, quand elle m'a demandé de dévier de notre trajet habituel et de prendre une autre rue parce que quelqu'un lui avait dit que nous arriverions plus rapidement comme ça.

— Quelle drôle d'idée ! me suis-je exclamée tout en lui obéissant. C'est pourtant par là qu'on passe toujours. C'est notre chemin.

Et soudain, à l'instant même où l'idée, absurde, fulgurante et évidente, me traversait l'esprit :

— Tu ne serais pas amoureuse, dis-moi ?

Il y a bien peu de raisons qui nous font dévier le cours de nos pas, si assurés et décidés.

La cour était en ciment, cernée de bâtiments fonctionnels, sobres et assez mastoc, de couleur sable. De tous les lieux du monde, celui dont il importe peut-être le moins qu'il soit laid est l'école. Les adolescents ne s'inquiètent que de leur propre apparence – et de celle de leurs parents tant qu'ils la considèrent comme une extension de la leur –, et je n'ai jamais entendu un élève se plaindre d'avoir à suivre des cours dans un bâtiment moche et sans charme. Ça

nous aurait été égal de nous trouver dans un palais. L'unique végétation consistait en de petites haies plantées à des endroits stratégiques pour séparer ou signaler des espaces différents, à l'entrée de l'école, entre la cour du haut et le terrain de sport, des buissons aux feuilles lustrées d'un vert intense que nous, élèves, arrachions et déchiquetions distraitemment et consciencieusement – de la même manière que, des années plus tard, nous fumions des cigarettes et matons l'air de rien les garçons –, abandonnant à nos pieds une mosaïque verte fort peu écologique. Le jour où la direction s'est aperçue que nous avions entrepris de déboiser la cour, elle a envoyé une circulaire qui interdisait d'arracher la moindre feuille d'arbuste à l'intérieur de l'enceinte de l'établissement. Un large escalier en pierre, vestige sans doute de la propriété rurale que l'établissement scolaire avait supplantée, menait à la cour du bas, où se trouvaient la cantine, la piste d'athlétisme, le gymnase et les douches. C'est là-bas, devant l'arbre le plus élancé du lycée, un palmier sec et raide comme une trique qui semblait vouloir repousser le ciel, que l'on faisait aussi les photos de classe annuelles.

On nous prévenait toujours quelques jours à l'avance, pour que nous ayons le temps de préparer une tenue soignée et adaptée, mais, parce que nous étions des adolescents, et que nous nous considérions à la fois comme les plus beaux

et les plus moches des êtres de la planète, nous nous en fichions complètement. Nous y allions donc attifés comme tous les jours.

C'est peut-être pour ça que ces photos renferment souvent une profonde vérité, en elles se devine de manière floue, au milieu de la brume, comme dans une boule de cristal, qui nous sommes et qui nous serons. Si on y fait attention, tout est déjà là : détermination, curiosité, timidité, joie, confiance, crainte. Personne n'échappe à ces images, elles devraient être nos photos d'identité, jusqu'à la fin des temps.

Ce jour-là, j'étais rentrée déjeuner chez moi, les cours commençaient à trois heures et demie, mais j'étais revenue un peu avant pour pouvoir passer un moment avec mes amis dans la cour. Des amis garçons, nous en avons à peine, il n'y avait pas de comparaison : nous aimions à la folie les amies, mais eux avaient l'air d'être toujours à la ramasse. C'étaient des amis justement parce que nous ne pouvions pas les aimer, parce que les hommes dont nous rêvions étaient plus étranges, plus indifférents, plus blonds, plus bronzés, plus sombres et ténébreux. Nos amies, en revanche, malgré les conflits, les disputes et les chagrins, étaient la perfection personnifiée.

Il commençait à faire chaud, le ciel était dégagé et le faîte des arbres s'était coloré de minuscules feuilles vertes qu'une brise douce et intermittente, délicatement marine, agitait.

Tout d'abord, je ne l'avais pas vue, cela faisait des mois que Gema ne venait plus au lycée, et nous n'étions plus aussi proches qu'auparavant. On considérait, au Lycée français, que faire éclater les classes chaque année et mélanger les élèves encourageait le développement et la capacité d'adaptation. Mon ancienne amie et moi n'étions plus ensemble depuis des années, et bien que nous soyons toutes les deux lancées dans la même quête fondamentale, savoir qui nous étions, nous avons pris des directions très différentes pour le découvrir : moi, celle de la rébellion, elle celle de la prudence.

On nous avait dit qu'elle était malade, j'avais entendu des rumeurs, mais dans ma vie quotidienne rien n'avait changé, il n'y avait aucun pupitre vide, aucun silence gêné au moment de l'appel, aucune sensation d'absence. Je n'éprouvais qu'un léger malaise quand je pensais à elle, ou lorsque, les yeux écarquillés, j'élucubrais avec mes amies sur son mal, mais ce n'était qu'un frêle nuage gris sur l'horizon dégagé et radieux de l'adolescence.

Elle se tenait très droite. Elle a l'air plus grande, avais-je pensé. Comme elle est pâle ! Elle avait été toujours très blanche, mais son visage, naguère laiteux et teinté de rose, pareil à celui d'une princesse de conte de fées, avait viré au gris. C'était comme si un voile couleur fumée s'y était déposé, lui donnant un aspect cendré et

éteint ; seuls brillaient, ravagés et liquides, ses yeux (ce qui meurt en dernier, les yeux). Les joues, rebondies et moelleuses, avaient fondu, les pommettes saillaient comme des lames et le nez, qu'elle avait toujours eu long et fin, était devenu légèrement crochu. On dirait qu'un vampire a planté une paille dans son bras et l'a aspirée tout entière, avais-je pensé, jusqu'à la dernière goutte.

Je dois aller la saluer, m'étais-je dit, il n'y a rien à faire d'autre. Bien des années plus tard, j'avais ressenti la même chose à propos d'Ana, l'une des meilleures amies de ma mère, quand j'avais appris qu'elle était hospitalisée (« je dois aller la voir, immédiatement, maintenant, sans attendre, il n'y a rien à faire d'autre ») ; cependant, à ce moment-là, j'avais déjà suffisamment vécu pour savoir que je n'allais pas la saluer mais lui dire adieu. Ce savoir, je ne l'avais pas, avec Gema, jamais je n'avais dit adieu à personne.

J'avais donc quitté mon petit groupe de bavardes et je m'étais dirigée vers elle, décidée et paniquée ; je suppose, même si cela semble contradictoire, qu'on pourrait dire que j'ai fui vers elle. Pour la première fois de ma vie, je me suis comportée comme un adulte, comme je pensais que les adultes se comportaient. Nous étions amies depuis nos quatre ans, je l'avais vue célébrer un mariage dans la cour des petits, nous avions bricolé les alliances des mariés quelques heures avant dans le réfectoire en nous servant de

la peau d'une banane – ça nous avait semblé l'idée la plus géniale du monde. J'avais été invitée aux fantastiques repas d'anniversaire que son père lui préparait au restaurant. Je savais qu'elle était secrètement amoureuse d'un garçon rouquin qui ne comprenait rien et jouait de la guitare. Je connaissais son rire bruyant. J'entends encore ses éclats, même s'ils sont désormais très lointains, contre mes oreilles.

À quinze ans, nous savons déjà tout ce que nous saurons sur l'amitié, nous ne nous améliorerons pas en tant qu'amis, nous ne pouvons qu'empirer. L'amour sentimental peut sans doute s'affiner avec le temps, mais pas l'amitié, l'amitié atteint sa plénitude radieuse et absolue pendant l'enfance.

Et donc je m'étais arrêtée à côté d'elle et j'avais prononcé à voix basse son prénom, Gema, Gema. Alors, elle s'était retournée et m'avait regardée avec douceur. Elle n'avait pas paru surprise de me voir, elle s'était montrée aimable et affectueuse avec moi, comme toujours, sous ce déguisement de sorcière des ténèbres, elle était toujours elle-même. Nous n'avions parlé de rien d'important ni d'intéressant, nous nous étions tenues comme deux adultes qui se rencontrent dans la rue et dont l'un est gravement malade.

— Ah, tu as bonne mine ! lui avais-je dit, moi, l'immortelle.

— Oui, c'est vrai, je vais mieux, beaucoup mieux, merci, m'avait-elle répondu.

— Ça me fait vraiment plaisir de te voir !

— Oui, et elle avait souri.

— Tu vas voir, à partir de maintenant tout va aller bien.

— Oui, bien sûr.

— Et puis, avec ce beau temps, avais-je ajouté en levant le nez vers le ciel.

— Oui, c'est vrai, c'est une très belle journée, on dirait bien que le printemps est arrivé.

Nous avons joué notre rôle en adultes, nous n'avions rien dit de ce que nous pensions. Nos parents et toutes les personnes responsables de notre excellente éducation auraient été fiers de nous, eux-mêmes n'auraient pas fait mieux. Et puis je ne l'ai plus jamais revue.

# Milena Busquets

## Gema

Traduit de l'espagnol par Robert Amutio

« L'amour sentimental peut sans doute s'affiner avec le temps, mais pas l'amitié, l'amitié atteint sa plénitude radieuse et absolue pendant l'enfance. »

À quarante ans, la narratrice mène une vie trépidante à Barcelone. Elle partage son quotidien entre ses deux fils, une histoire d'amour avec un jeune acteur et sa carrière d'écrivaine. Mais un jour, elle voit ressurgir le souvenir de Gema, son amie d'enfance décédée à l'âge de quinze ans. Comment a-t-elle pu oublier celle qui a joué un rôle si fondamental dans son existence ?

« Un inspirant hymne à la liberté. »

Olivia de Lamberterie, *Elle*

« Un épatant roman à double-fond, concentré de vitalité, de sensibilité et d'humour. »

Léonard Desbrières, *Lire*

**Milena Busquets**

Gema



*Gema*

Milena Busquets

Cette édition électronique du livre  
*Gema* de Milena Busquets  
a été réalisée le 11 avri 2023 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073003119 – Numéro d'édition : 550512).  
Code Sodis : U49105 – ISBN : 9782073003140.  
Numéro d'édition : 550515